

## LES FILS DU LOUP GRIS ET DE LA BICHE FAUVE

LE paysage où se déroule cette histoire farouche est un des plus « contrastés » de la Haute-Asie. Au nord, de puissantes chaînes de montagnes — Altaï, Saïan, Khangai, Yablonovyi, Khingan — dont l'altitude atteint souvent 2 000 mètres. Massifs pour la plupart couverts de forêts qui ne sont que la continuation de l'immense, de l'impénétrable taïga sibérienne avec les essences caractéristiques de celle-ci : en principe, sur les versants exposés au septentrion, le robuste mélèze, « patient au froid » ; sur les pentes méridionales, le pin. Cette flore subalpine s'élève jusqu'à 1 900 et même 2 200 mètres. Au-dessous, les pentes humides et le creux des vallées sont tapissés de cèdres, puis apparaissent les peupliers, les bouleaux et les saules qui suivront le cours des rivières jusqu'au cœur de la steppe.

Les pâturages — ici particulièrement savoureux — ont commencé en pleine zone alpestre, au pied même des monts. Mais à mesure qu'on progresse vers le sud, le vent du Gobi oblige la prairie subalpine à céder la place à la végétation de steppe dont la note dominante, — à base de clématites, de liliacées, d'absinthes ou de chiendent (cette dernière nourriture encore très appréciée des bestiaux), — varie suivant la nature des sols. Au printemps la steppe n'est, à perte de vue, qu'un immense tapis de verdure chanté par tous les bardes mongols. En juin, elle s'émaille de fleurs multicolores jusqu'au moment où, vers la mi-juillet, une chaleur de fournaise vient dessécher toute cette verdure et jaunir uniformément les plaines.

Comme on le voit, « le sourire de la steppe » dure peu

de temps. « Dès octobre, c'est l'hiver avec ses tourmentes de neige. Dès novembre la glace emprisonne les cours d'eau qui ne se libéreront qu'en avril. » La terre mongole n'est alors qu'une annexe de la Sibérie. Et dès la seconde quinzaine de juillet, une température torride en fera une annexe des Saharas asiatiques : « La steppe vibre sous le soleil; un furieux orage éclate chaque jour à midi <sup>1</sup>. » D'où des oscillations de température terribles : à Ourga, capitale actuelle de la Mongolie, on passe de — 42°6 en hiver à + 38°2 en été. De surcroît, en toute saison, montagnes et steppes sont balayées par des vents qui arrachent presque le cavalier de sa monture. Si les Mongols sont devenus la race de fer de l'Ancien Monde, c'est qu'ils ont été forgés par la plus âpre des existences, sous ce climat brutal, sur cette terre aux brusques excès, dont les contrastes ne s'équilibrent que pour des organismes capables de n'être pas d'emblée anéantis. Et tels nous apparaissent bien ces chasseurs forestiers et ces pâtres nomades — chasseurs à l'orée de la taïga, pâtres aux avancées de la steppe, — « visages sommaires », faces plates aux pommettes saillantes, au teint recuit, où luisent des yeux d'aigle, thorax indestructibles, torses massifs, troncs noueux, jambes arquées par l'usage constant du cheval; tels nous apparaissent aussi leurs petits chevaux ébouriffés et rabougris, aussi frustes et résistants qu'eux-mêmes. Cheval et cavalier sont faits pour braver les tempêtes de neige comme les tourbillons de sable brûlant, pour escalader au nord les massifs alpestres, couverts de forêts impénétrables, pour traverser au sud les étendues sans eau du Gobi, pour lutter partout de vitesse avec les animaux-totems de la steppe et des bois : le cerf maral et le loup.

Le loup et la biche! On les retrouve par centaines sur ces curieuses plaques ou statuettes de bronze à motifs animaliers qui, depuis la région de Minoussinsk, au cœur de la

1. La Mongolie se distingue par le violent contraste entre le volume des précipitations estivales et celui des précipitations hivernales : l'été reçoit jusqu'à 75 % du total annuel, l'hiver 2 à 3 % et même moins. (L. Berg.)

Sibérie, jusqu'à la boucle des Ordos, sur la frontière chinoise, depuis, peut-être, le VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'en plein Moyen Age, représentent par excellence l'art des populations de la Haute-Asie. La légende mongole, comme la légende turque (à laquelle elle est sans doute empruntée), ne voit-elle pas en eux les ancêtres mêmes de la race? Le Loup Gris, ou plus exactement Gris-Bleu (*Bôrtè-tchino*) sort de la caverne légendaire de l'Erkènèqon, qu'on doit imaginer vers le nord, du côté des chaînes couvertes de forêts que nous énumérons tout à l'heure, car les Mongols, avant de devenir des gens de la steppe, ont été originellement un peuple des monts boisés. Le grand loup ancestral rencontre sa future compagne, la Biche Fauve (*Qo'ai-maral*), et leur course les conduit au cœur du futur pays mongol. Partis des bords du lac Baïkal — de la « mer » (*Tenggis*), comme dit le barde gengiskhanide, — ils viennent s'établir aux sources de la rivière Onon, près de la montagne sacrée du Bourqan-qaldoun, c'est-à-dire du massif actuel du Kenteï. Lieux saints par excellence. Par-delà les épaisses forêts de pins de sa base, le Kenteï élève à 2 800 mètres les blocs de granit et de gneiss de ses sommets plats et de ses coupoles chauves, sur lesquels réside le dieu du ciel bleu — *Kök Tengri*, — divinité suprême des Mongols. Et c'est là, en effet, qu'aux tournants de sa carrière, Gengis-khan, après avoir fait l'ascension de la montagne sacrée, viendra se placer sous la protection des puissances célestes.

Aussi bien, le Kenteï semble-t-il présider aux destinées du pays mongol dont il sépare les deux zones : au nord, nous l'avons vu, la zone forestière qui n'est que la continuation de la taïga, au sud la zone des steppes, annonciatrice des solitudes du Gobi. Quant à l'Onon, aux sources duquel le Loup et la Biche ont fait halte, il se présente, de son côté, comme un cours d'eau de transition, la taïga descendant jusqu'à son cours supérieur, tandis qu'il représente, pour le reste, le type même des rivières de steppe sèche, se traînant sur un sol d'argile et de sable, tour à tour indigentes et débordantes, aux rives d'ailleurs couvertes

d'herbages savoureux. Ce fut dans ce paysage prédestiné que le grand Loup Gris et la Biche Fauve s'aimèrent. Leur fils, Batatchiqan, sera l'aïeul de la famille gengiskhanide.

La lignée qui suit, sèche comme une généalogie biblique, ne nous livre que des noms, bien que ces noms s'éclaircissent parfois d'un reflet étrange. Voici Yèkè-nidoun, c'est-à-dire « Grand-œil », sorte de cyclope dont l'histoire est, par ailleurs, restée plongée dans la nuit. Après quelques générations, nous semblons reprendre pied avec le réel. De Torgholdjin le Riche (*baiyan*) naissent Doua l'Aveugle (*soqor*), c'est-à-dire le borgne, et Doboun l'Avisé (*mèrgèn*). C'est ce dernier qui perpétuera la race. Un jour que les deux frères avaient fait l'ascension du Bourqan-qaldoun, c'est-à-dire, comme on l'a vu, du mont Kenteï, ils aperçurent une horde en marche du côté de la Tunggèlik, petit affluent de droite de l'Orkhon, marqué sur nos cartes sous le nom de *Qara*, « la rivière noire ». Le Borgne signala à son cadet : « Parmi ces gens, je distingue, à l'avant d'un chariot noir, une bien jolie fille. Si elle n'est pas déjà en pouvoir de mari, je vais, frère Doboun, la demander pour toi. » La fille s'appelait Alan-qo'a, « Alan la Belle ». Elle était de bonne race, appartenant à la tribu forestière des Qori-Toumat qui vivait de la chasse aux fourrures sur la rive occidentale du lac Baïkal. Son père, Qorilartaï, s'étant brouillé avec les siens, avait quitté ses forêts natales, ses fourrés pleins de martres et de zibelines, pour venir, lui aussi, chercher fortune à l'ombre protectrice du mont Bourqan-qaldoun. La demande qui lui fut adressée au sujet de sa fille dut lui sembler une bonne occasion de se faire agréer par les gens du pays. Il accéda à la proposition, et ce fut ainsi que Doboun l'Avisé épousa la belle Alan.